

Yeux fertiles

Numéro 107, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14296ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2005). Compte rendu de [Yeux fertiles]. *Moebius*, (107), 167–176.

CHRISTIAN ST-GERMAIN

Paxil Blues

Boréal, 2005, 168 p.

ALAIN AMZALLAG

High, Flat, Down. And Back Up Again !

A Guide to Manic-depressive Illness

Author House, 2005

La maladie mentale résiste encore à la science. On ignore ses causes précises et c'est par tradition ou par consensus, c'est-à-dire d'une manière arbitraire, qu'on établit sa cartographie. Aucun test objectif ne valide la nosographie actuelle. Si la neurobiologie et la psychopathologie piétinent, la psychopharmacologie triomphe ! Chaque année, de nouvelles molécules font leur apparition. Le marché des psychotropes se développe rapidement, beaucoup plus rapidement en tout cas que les connaissances sur leur mécanisme d'action. Mais celles-ci ne sont pas nécessaires à l'efficacité des produits. Contesté hier, le médicament est devenu l'outil principal de l'arsenal thérapeutique en psychiatrie. Cette spécialité médicale et son objet fétiche, le psychotrope, restent au centre de polémiques, de mythologies et de discours divers qui, comme nous allons le voir maintenant, sont portés à diaboliser ou au contraire à idéaliser leur action.

Il y a d'abord, dans le livre de Christian St-Germain, une analyse assez fine de la souffrance psychologique, et plus particulièrement de l'anxiété. Celle-ci est décrite comme « inversion de l'espoir », « crispation de toutes les attentes » ou, plus précisément, « impossibilité d'interrompre le monologue intérieur qui relie un corpus de souvenirs douloureux à une attente imaginaire de souffrances ». Pour rendre compte de l'inhibition anxieuse, l'auteur évoque « l'hypertrophie de la vigilance vaine » ou encore « l'irruption de chaînes montagneuses à l'orée du moindre projet ».

Puis vient le médicament et avec lui, au début, un certain apaisement. Qui a vu s'installer cet état d'apaisement, écrit l'auteur, ne reviendra pas à l'homme intérieur précédent. Une importante part de fébrilité s'atténue. St-Germain souligne « l'incroyable effet démobilisateur qui remplace la vigilance hérissée et impulsive de l'agité d'hier ».

Le calme revenu, la réflexion critique prend le relais et, pleine d'ingratitude, lance une attaque en règle contre l'antidépresseur, les compagnies pharmaceutiques, le discours médical et psychiatrique. St-Germain a du style et ne manque pas de mordant dans l'attaque. Haro sur l'antidépresseur dont l'efficacité reposerait davantage sur la publicité que sur l'effet moléculaire. Haro sur le « consortium pharmacopolitique » qui chercherait à nous imposer sa « police de l'intériorité ». Plaidoyer antipsychiatrique contre « la mise en forme normative » qui crée le trouble mental avant de le découvrir. Et, pour finir, convocation de l'ami Foucault pour dénoncer la confusion entre punir et guérir.

Christian St-Germain n'oublie pas le théologien qui sommeille en lui quand il évoque la voie de la pénitence moléculaire et qu'il définit les antidépresseurs comme les « dernières espèces sacramentelles qui ont su résister à l'effondrement de la confiance à l'égard des systèmes religieux ». Il rappelle avec Jean Clavreul que la croyance en la médecine dépasse la croyance en quelque religion que ce soit et qu'elle mobilise en tout cas des budgets considérablement supérieurs à toutes les œuvres de charité possibles. La médecine, comme méta-institution de la promesse, aurait ainsi récupéré un important capital flottant de crédulité.

L'auteur déplore la pharmacodépendance du tissu social qu'il relie au déficit croissant de la socialisation. Notre époque, écrit-il, porte le projet d'une autodestruction rationnelle de la communauté. Il explique aussi le malaise actuel par l'abandon d'un cadre moral qui était jadis fourni par le groupe.

Nouvelle religion mondiale, le culte du psychotrope marquerait la dernière étape dans l'histoire des dépendances. L'assujettissement des individus est tel qu'il opérerait une « castration sociale ». Citant Dominique Quessada, l'auteur dénonce une domination sur les consciences et le corps bien plus radicale que celle dont pouvaient rêver les tyrans du passé.

Christian St-Germain regrette le temps de la narration et du récit de soi, le désintérêt collectif pour le sens des symptômes. Là où ça souffrait, écrit-il, ça ne parle plus. Mais ce constat amer ne le rend pas tendre envers la psychanalyse, cette « quintessence de la mystification ». Décidément peu porté sur l'éloge, il considère que la psychanalyse, en découvrant le transfert, « y a installé à demeure son fonds de commerce ». Après avoir instruit le procès des compagnies pharmaceutiques, le

voilà qui s'en prend à « l'obscène protocole... qui met en scène un être humain se faisant payer pour en écouter un autre ».

Contre la recherche d'un éden pharmacologique, contre la politique « micro concentrationnaire » à l'usage des sujets, contre la psychanalyse et son petit jeu du « je sais quelque chose de vous que vous-même ne soupçonnez pas, mes réussites sont éclatantes et mes échecs indémontrables », l'auteur de *Paxil Blues* entend éduquer son lecteur, lui ouvrir les yeux, le prévenir contre les mille et une sollicitudes mensongères, toutes plus mercantiles les unes que les autres, qui menacent son intégrité en lui promettant le bonheur.

Pauvre lecteur. Le voilà peut-être éclairé mais pas rassuré pour autant. Que lui reste-t-il à espérer ? Le renouvellement d'autres prescriptions ? se demande Christian St-Germain avec un mélange d'humour et d'impuissance.

Si, dans le livre d'Alain Amzallag, il est également question de psychiatrie et de biologie, l'humeur de l'ouvrage, si l'on peut s'exprimer ainsi, est bien différente. Originaire du Maroc, installé à Montréal avec sa famille à l'âge de seize ans, Alain Amzallag nous livre un témoignage autobiographique centré sur l'événement de sa maladie, l'ancienne psychose maniacodépressive qu'on appelle aujourd'hui la maladie affective bipolaire. Celle-ci se déclare pendant l'été 1973. L'auteur poursuit à ce moment-là des études universitaires avancées à New York. Une peine d'amour semble avoir précipité le premier accès dépressif. Quelques mois plus tard, l'humeur vire à la manie. La maladie se développe et le jeune homme doit être hospitalisé. Les études sont interrompues. Alain Amzallag voit ses ambitions contrariées, lui qui rêvait de poursuivre une carrière de recherche en cancérologie. Malgré les rechutes et les longues périodes de désœuvrement, il finira par se marier et fonder une famille. Il travaillera pendant des années et avec succès comme représentant d'une compagnie de produits associés à la biologie moléculaire. La maladie bipolaire ne l'a pas empêché de vivre mais elle serait responsable, du moins en partie, de son divorce (après 23 ans de vie commune) et de sa perte d'emploi (après 17 ans de carrière).

Nous sommes loin ici de toute velléité contestataire. Scientifique de formation, Alain Amzallag entend faire, par son récit, œuvre pédagogique. Le diagnostic est expliqué au lecteur de même que lui sont présentés les différents traitements

disponibles. Le livre se veut à la fois le compte rendu d'un voyage à travers les méandres de la maladie mais aussi un guide médical. L'auteur décrit les étapes de la réhabilitation, explicite, parfois d'une manière personnelle, la génétique de la maladie et le rôle de la luminosité ambiante. Il évoque aussi ses problèmes de consommation de tabac, d'alcool et de drogue. La médecine et la science offrent des promesses de stabilisation et de guérison auxquelles il adhère sans réserve. Le témoignage d'Amzallag est aussi un hommage généralisé. À sa famille et à sa culture d'origine, à sa formation scolaire et universitaire, aux professeurs qui l'ont inspiré puis aux soignants qui l'ont aidé. Aux amis enfin. La description qu'il fait de la « Reine des souris », une associée de recherche qui lui ouvrira son cœur et son appartement du Bronx, est particulièrement touchante.

Le livre fait partie d'un genre qui est sans doute promis à un bel avenir. Les patients et leur famille sont invités à prendre la parole pour défendre l'honneur de la médecine, défendre ses succès ou en tout cas ses efforts et la pureté de ses intentions. L'antipsychiatrie n'a pas été vaincue par les psychiatres mais par les associations militantes de « parents et amis du malade mental ». On peut plus facilement faire valoir le caractère « créé », voire « illusoire » de la maladie à un docte praticien qu'à un sujet ou une famille dont l'existence a été bouleversée par l'irruption et la violence de la pathologie psychiatrique.

Le cynisme mordant de Christian St-Germain contraste avec le positivisme résolu d'Alain Amzallag. Là où le premier cherche à se libérer (et à nous libérer) d'un jeu de dépendance et de manipulation, le second tente de communiquer sa foi dans le savoir et dans les promesses qui lui sont associées. Sombre description des dérives de la prescription de masse d'un côté, idéalisation de la médecine scientifique de l'autre. Virtuose de l'écriture mais aussi de la suspicion, St-Germain finit par se convaincre « qu'une intrication entre les plus hauts niveaux politiques et les grands trafiquants dirige en coulisses le théâtre des bons sentiments ». Amzallag consacre un court chapitre de son livre à une théorie personnelle sur l'immunothérapie du cancer mais reconnaît qu'au début de sa maladie, l'excitation liée au sentiment d'avoir découvert un nouveau traitement contre la maladie l'avait fait basculer dans l'irréalité. Le médicament, on le voit, ne laisse pas indifférent. On lui prête tant de pouvoirs, bénéfiques ou maléfiques ! Lui-même, si petit objet, se prête à bien des projections et des fantaisies. Il n'est

pas facile de départager la part du mythe de celle du vrai. Les peurs et les attentes qu'il inspire sont parfois excessives. Nous n'avons pas fini d'en entendre parler.

Marc-Alain Wolf

ANDRÉE A. MICHAUD

Le pendu de Trempes

Québec-Amérique, 2004, 232 p.

Ce livre d'Andrée A. Michaud plonge le lecteur dans un univers dense, riche et exigeant, semblable à celui de son roman *Le ravissement* qui lui a valu le Prix du Gouverneur général en 2001. *Le pendu de Trempes*, une œuvre au développement lent et complexe, comble le lecteur qui persiste au-delà d'un début touffu, sinon ardu. Sa qualité première réside dans la rigueur de ce développement. Puisqu'il traite des méandres empruntés par l'esprit pour fuir un souvenir catastrophique, le récit suit inévitablement le cours tortueux de cette mémoire engourdie que des images troubles secouent peu à peu. L'écriture s'harmonise tout à fait au propos. Elle se déploie en périodes amples, de longues phrases, où chaque mot porte le poids de sa signification, où rien n'est fortuit, encore moins gratuit. La rigueur du récit combinée à une telle écriture demande une attention patiente, laquelle trouvera justification, satisfaction, de même qu'émotion, au fur et à mesure de la lecture.

D'entrée de jeu, le narrateur oppose la dimension lumineuse de la réalité, identifiée à l'enfance, à l'été, la clarté, la vie heureuse, et celle de sa part sombre, l'après-enfance, associée à l'automne, à l'univers ténébreux où lui-même erre sans foi ni espoir, demi-vivant que l'oubli protège mais prive de la vérité qui a précipité l'enfant qu'il était dans l'immatérialité de son existence d'homme.

Charles Wilson revient sur les lieux de sa jeunesse, à la fois familiers et étrangers, Trempes, le village, et non loin, la forêt, la rivière, la clairière, comme on revient sur les lieux du crime. Son esprit confus a oblitéré la séquence douloureuse de la fin de l'enfance. Néanmoins, instinctivement, il interroge les paysages et les animaux, éternels témoins muets des folies

humaines. Des éléments du passé ressurgissent peu à peu, sans que Charlie puisse les interpréter correctement. La lecture qu'il en fait se superpose au présent alors qu'ils appartiennent à un passé révolu : Anna Dickson, la si belle, la tant désirée, a conservé son rire et son visage d'enfant, malgré les années, et Paul Faber, l'ami disparu, réapparaît sous la figure d'un pendu. Or, ces images s'estompent régulièrement et des pans de réalité émergent du brouillard.

L'oubli jusque-là nécessaire, garant d'une triste survie, ne remplit plus son rôle de garde-fou. Seront témoins de cette presque folie des êtres eux-mêmes en marge du monde : Joseph Lahaie et les oiseaux qu'il a empaillés, Harvey la buse, Hervé la nyctale et Irving la sarcelle, surtout le coyote Humphrey, mort et ressuscité. Charlie a beau chercher du côté d'une foi trompée par Dieu lui-même, ce qui aurait poussé son ami au suicide, il raisonne hors de toute raison. La première partie « Dieu est ténèbres » s'achève sur une première révélation faite par la buse muette : Anna Dickson est morte il y a vingt-cinq ans. La folie aura été l'œuvre du temps.

Il faudra toute la deuxième partie, « La levée des ténèbres », pour que Charles Wilson arrive à se rejouer en mémoire la scène de la mise à mort de l'enfance. Celle-ci n'a pas été que saison de pure clarté, que ravissement. Elle s'est achevée sous le coup du mal et Dieu n'a rien fait pour éloigner le diable et ses démons. Atterrés par leur propre audace et leur méprise quant à Dieu, Charlie et Paul, les enfants-hommes, ont conclu la scène par des gestes, des cris, confus et désespérés, tuant toute illusion, tout avenir. Au fait de cette vérité, le demi-vivant n'a aucune raison de prolonger une vie depuis longtemps éteinte.

La résolution de l'énigme, au-delà de la mort du narrateur, laisse entrevoir la nécessité d'une nouvelle lecture de la réalité :

C'était cela, la réalité, une dimension où la conformité de l'objet au modèle idéal n'existait pas, une forme de chaos, où l'imperfection luttait pour sa survie. (p. 194)

Dans une telle perspective, il faut admettre le chevauchement des ténèbres et de la lumière, la présence des ombres parmi les vivants. Elles nous parlent de ce que nous avons omis ou refusé de comprendre.

Ce roman, sous des abords policiers – il est dès le départ question de mort mystérieuse –, constitue une quête entreprise dans la confusion des sentiments et poursuivie par la mémoire qui prend le relais avant que n'émerge la conscience. L'enfance rêvée disparaît peu à peu sous la réalité de l'enfance meurtrie. La vérité touche et le lecteur adhère à cette quête assez tôt dans le roman, car il sent d'emblée qu'au-delà d'une simple enquête, il sera question d'élucider ce qui provoque la perte d'âme. La narration elle-même l'entraîne vers les profondeurs de cet être par cercles concentriques. L'écriture aussi : plus les phrases déroulent leur long fil de mots, plus le propos se charge de sens. Parfois, le narrateur commente le récit de sa descente aux enfers, distance marquée par l'italique. Joseph Lahaie, l'empailleur, apporte quelques précisions factuelles. Le lecteur évolue dans ce journal d'un demi-fou assailli de voix et d'images fugaces avec la tolérance que l'écriture en parfaite conformité avec la gravité du sujet commande. En cela réside l'essentiel de l'art et de la portée du roman d'Andrée A. Michaud.

L'enfance rêvée, lumière éclatante, alimentait la fiction, la fiction d'une vie. « La brusque ténèbre » surgit de la vérité et un autre récit advient, recouvrant le premier : palimpseste en inscription, roman.

Hélène Mouravy Lépine

MICHEL FABER

La rose pourpre et le lys (The Crimson Petal and the White)

Traduit de l'anglais par Guillemette de Saint-Aubin

Boréal, 2005, 1152 p.

Ce roman a nécessité deux écritures en vingt-cinq ans. Il faut croire que l'attente en valait la peine, car l'œuvre frise la perfection. Michel Faber réactualise le genre romanesque victorien dans un style enlevant qui appuie la réflexion et accroche le lecteur dès les premières lignes. Ses descriptions, assez longues,

sont tout de même justifiées du fait qu'elles sont au service du propos et de la critique sociale. L'intérêt de ce roman repose essentiellement sur la description du milieu de la prostitution au XIX^e siècle ainsi que sur la dénonciation de la bourgeoisie. En général, l'auteur évite de sombrer dans la complaisance à travers sa description crue et réaliste de ce milieu.

Le destin met sur la même route Sugar, une jeune prostituée de dix-huit ans qui se distingue par son intelligence et son art de la conversation (qualités qui contribuent à renforcer sa popularité auprès de ses clients), et William Rackham, un homme d'affaires qui a repris l'entreprise de son père mais qui éprouve de la difficulté à s'affranchir de ce dernier. Son mariage avec Agnès, qui a des problèmes psychologiques et mentaux assez prononcés, va à la dérive. Après avoir fait la connaissance de Sugar dans un bordel dirigé par la mère de cette dernière, William nourrit une telle passion pour la jeune fille qu'il en vient à s'assurer son « exclusivité », lui offrant tout ce qu'elle désire, allant jusqu'à mettre un appartement à sa disposition. Les choses changeront lorsque Sugar proposera à William ses services comme gouvernante de Sophie, la fille de William, Agnès étant incapable de s'en occuper. De son côté, Henry, le frère aîné, a le béguin pour Emmeline Fox, une jeune dame avec qui il fait du bénévolat auprès des pauvres. C'est un homme conservateur, profondément religieux. et qui manque d'ambition, ayant laissé son frère mettre la main sur l'entreprise de leur père. Il est tiraillé entre son amour pour Dieu et le bonheur que pourrait lui apporter Emmeline. Henry mène une vie assez monotone alors qu'Emmeline, bien qu'elle partage la plupart de ses idées, manifeste des tendances nettement plus progressistes.

Dès le début du roman, l'auteur établit une sorte de pacte avec le lecteur, qu'il introduit dans cet univers, sur un ton ironique et avec familiarité :

Faites attention où vous posez les pieds. Gardez toute votre tête; vous allez en avoir besoin. La ville où je vous emmène est vaste et compliquée, et vous n'y êtes jamais allé. Vous croyez peut-être, de par certaines histoires que vous avez lues, que vous la connaissez bien, mais ces histoires vous ont flatté, vous accueillant comme un ami, vous traitant en familier. La vérité ? c'est que vous êtes un étranger venu d'une époque et d'un lieu complètement différents. (p. 13)

La narration est d'autant plus importante que Sugar prépare un roman dans lequel elle torture des clients et qui revient par intermittence dans la narration principale. Les personnages nous séduisent par leur paradoxe. Ils sont nuancés, pour la plupart, n'apparaissant jamais entièrement bons ou mauvais. Il reste que beaucoup de ces personnages sont faibles, voire lâches, surtout les hommes. Une peur de vivre et d'assumer leur vie les tenaille. William, pour un, s'avère encore le plus vulnérable, comme on le verra, malgré le pouvoir et l'arrogance qu'il exerce. Certaines faiblesses le rendent sympathique, entre autres l'affection qu'il porte à sa fille. Notons également qu'il affiche, du moins durant sa jeunesse, des idéaux démocratiques qui sont pourtant en contradiction avec son mode de vie, lequel lui fait rejeter les classes sociales qu'il estime inférieures. Ce paradoxe ne le rend que plus intéressant :

C'est une théorie à laquelle il songe depuis une décennie ou plus, mais qu'il n'a mise au point que dernièrement. Elle consiste en l'abolition de ce qu'il nomme « l'égalité de fortune ». Cela signifie que dès qu'un homme a une fortune suffisante pour entretenir perpétuellement sa maison (définie comme une famille allant jusqu'à dix personnes, avec dix domestiques tout au plus), il n'a plus le droit d'amasser de l'argent. Les investissements spéculatifs dans les mines d'or en Argentine ou toute autre chose de ce genre seraient interdits ; au lieu de quoi l'achat d'actions dans des entreprises sûres et solides serait supervisé par le gouvernement afin de s'assurer que les revenus, bien que modestes, soient éternels. Au cas où les plus riches perçoivent des revenus excessifs, ceux-ci seraient redistribués par l'État aux indigents et aux sans-abri. (p. 90)

Le plaisir de la lecture est renforcé par le fait que certains personnages, plus caricaturaux, viennent mettre du piquant dans le récit. Philip Bodley et Edouard Ashwell sont irrévérencieux à souhait. Ils écrivent des ouvrages religieux mais n'en affichent pas moins des attitudes anticléricales :

Bodley se frappe le front de la paume et recule en titubant. « Lord Rackam a parlé ! clame-t-il. Tremblez, imprésarios ! — Une église, dit Ashwell. Voilà un endroit pour le Grand Flatelli, hein Bill ? Peu de spectateurs, tout le monde sur son quant-à-soi, une acoustique superbe... » (p. 311)

Il est également intéressant de constater que l'auteur endosse le point de vue de la femme, laquelle est plus souvent qu'à son tour exploitée et contrôlée par l'homme. Ironiquement, c'est le milieu de la prostitution qui permet le mieux à la femme d'acquérir son autonomie, financièrement et socialement, dans cet univers. Un milieu entièrement contrôlé par la femme. L'auteur dénonce également le pouvoir qu'exercent la religion et ses serviteurs et la manière dont ils tentent de dominer les femmes : Henry voudrait que Caroline arrête de faire le trottoir, mais tout ce qu'il a à lui offrir comme solution, c'est un emploi exténuant et mal rémunéré, qui lui permettra malgré tout de « sauver son âme ».

Ce roman réunit les qualités d'une grande œuvre et combine efficacement rigueur du roman de style victorien et points de vue et préoccupations d'aujourd'hui. Réussir cela était déjà en soi un coup de maître. Il est vrai qu'il s'agit d'une traduction mais elle semble rendre justice au texte. On ne voit pas le temps passer malgré la voluminosité du roman. Sans doute en raison de son aspect visuel qui tient un peu d'une narration cinématographique. Ce n'est certes pas sans regret que l'on tourne la dernière page !

Martin Thisdale